

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 7

Artikel: Un bon coiffeur
Autor: Chamot, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220886>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nu dans le village. On le savait probe et homme d'initiative.

Quand elle reconduisit son nouveau régisseur jusqu'à la porte, Mlle Regard daigna faire quelques pas avec lui. Elle traversa la cour et s'arrêta devant la demeure de son fermier Poulain. Justement celui-ci était assis, en bras de chemise, sur la pierre à enchanter. Il vint respectueusement saluer sa propriétaire, qui lui présenta le nouveau régisseur en disant :

— Poulain, je vous présente M. Alexandre, qui veut bien se charger de mes intérêts ; j'espère que vous nous entendrez au mieux !

Et quand elle se fut retirée, Poulain déclara :

— Ah ! c'est vous qui êtes le nouveau régisseur !

Et il l'entraîna à la cave pour discuter plus à son aise.

A partir de ce jour, M. Alexandre fut très occupé. Après avoir licencié ses élèves, il descendait le raidillon et venait inspecter la ferme et le domaine. On n'abattait pas un arbre et l'on ne tondait pas la moindre haie sans le consulter. Quand on entreprit des travaux de drainage, ce fut lui qui leva des plans, fit un tracé, commanda les tuyaux, discuta avec les fournisseurs et obtint d'importants rabais. Le fermier réclama-t-il des réparations aux étables, vite M. Alexandre demandait une expertise ; on consultait des maîtres d'état et, si les frais n'étaient pas trop élevés, on se mettait à la besogne. On transforma les étables, on installa un monte-chargé et l'on acheta une faucheuse.

L'achat de cette faucheuse avait soulevé bien des objections de la part de Mlle Regard et de son notaire. Il faut dire qu'on était à l'époque où les premières faucheuses faisaient leur apparition dans le pays. On disait : « Ces machines, c'est bon pour les Américains. Que voulez-vous qu'en en fassez chez nous, avec nos champs en pente et nos prairies plantées d'arbres. »

Cependant, M. Alexandre avait tenu bon. Poussé par Poulain, il avait fait valoir aux yeux de la propriétaire qu'un domaine comme le sien avait une double utilité. Non seulement, il devait donner des récoltes, mais aussi servir de champ d'expérience, pour le plus grand profit des agriculteurs de la contrée. Et Mlle Regard avait cédé.

Le jour où la fauchaise arriva à la gare voisine fut un grand jour. Poulain et M. Alexandre partirent ensemble juchés sur un char à bancs. La machine, toute battante neuve, descendit du wagon et fut attachée à l'arrière du char au moyen d'une corde solide.

Tout autour, on faisait cercle ; on examinait le couteau en dents de scie relevé de côté ; on jetait un coup d'œil à la bielle et un loustic se juchait sur le siège en criant : « Hé, fouette cocher ! »

Mais Poulain avait hâte de rentrer au village. Fier de disposer d'une machine qui ne lui coûtait pas un sou, il se réjouissait de faire une entrée triomphale. Il prit les rênes, fouetta la jument et partit. Partout sur les seuils des fermes, on accourrait. Les paysannes, mains aux hanches, s'exclamaient :

— Mon Dieu, est-ce possible ! Quelle drôle de machine !

Le facteur qui faisait sa tournée eut un petit sourire ironique. Quant aux paysans, ils ne disaient rien. Dans la cour de la ferme où Poulain détalait son cheval, ils écoutaient les explications de M. Alexandre et hochait la tête d'un air intrépide.

— Oui, oui, disait le syndic, vous parlez bien, monsieur le régent, vous parlez bien. Moi, j'attends de vous voir à l'ouvrage !

— On en fera l'essai demain, déclara Poulain en enlevant le harnais de son cheval.

Le lendemain, à la pointe du jour, Poulain, juché sur sa faucheuse, se dirigea vers le champ des Noyerettes, suivi de son domestique et de quelques curieux, parmi lesquels le syndic. Arrivé au bord du champ, le domestique faucha le premier andain et le fermier se mit à la besogne. Les chevaux n'avaient pas fait trois pas qu'ils s'arrêtèrent brusquement. Au lieu de se laisser

couper, le foin s'agrippait dans le couteau en touffes épaisses et il fallait reculer pour dégager la machine. Quand il manœuvrait à vide, le couteau aurait tondu toutes les prairies du monde, mais dès qu'on voulait le faire pénétrer dans l'herbe haute, il s'arrêtait soudain, on ne sait trop pourquoi.

Cependant, après plusieurs essais infructueux, Poulain parvint à faire la première fauchée. Arrivé au bas du champ, il allait crier victoire quand il vit son domestique abattre avec sa faux les touffes oubliées et corriger ainsi le travail lamentable qu'il venait d'achever.

— Ma foi, disait le syndic, au fermier, je crois que tu fais du travail de singe. Puis désignant du doigt la fauchée :

— Tout ça, c'est de la boutique. C'est bon tout au plus pour les Américains !

Quelques minutes plus tard, M. Alexandre vint à son tour. Il invita Poulain à descendre, prit la bretelle, huila les rouages, examina attentivement le mécanisme et s'installa sur le siège.

Au premier moment, tout alla bien, quand brusquement, le couteau s'enfonça dans terre. M. Alexandre, d'un geste, le releva ; alors le couteau ne coupa plus que le haut des graminées. Ramené à niveau du sol, il faisait sauter les taupinières, projetant en l'air de la terre et des cailloux.

— Oh ! la, la, la, s'écriait Poulain, vous allez me casser toutes les dents du couteau !

Cependant, le régisseur persista et parvint à faucher la moitié du champ. A son tour, Poulain reprit les rênes et, profitant de l'expérience de son prédécesseur, il réussit à tondre nettement sa prairie.

Le syndic fut obligé de convenir que la fauchée était une machine vraiment intéressante.

— Très intéressante, ajouta Poulain fièrement de son siège, seulement voilà il faut savoir la manier.

Puis jetant un coup d'œil narquois à M. Alexandre, il ajouta :

— Et pour la manier, il n'y a pas besoin d'avoir passé quatre ans à l'Ecole Normale !

Jean des Sapins.

Telle mère, telle fille. — Mlle l'institutrice n'aime pas que l'on bavarde en classe. Or, c'était là le travers d'une de ses élèves, la petite Yvonne. Après maints avertissements demeurés sans effet, elle décida d'inscrire sur le cahier de notes de la délinquante cette observation destinée à la famille : « Yvonne est trop bavarde. Elle cause toute la journée très bruyamment. »

Le lendemain, Yvonne rapporta le cahier. Son père y avait ajouté ceci : « Que diriez-vous, mademoiselle, si vous entendiez sa mère ! »

L'UTILITÉ DES OISEAUX

Voici, d'après les écrivains autorisés, un aperçu des oiseaux qui, par les services qu'ils rendent à l'agriculture dans nos climats, méritent d'être spécialement respectés.

Un de ces écrivains voudrait même qu'on les attirât dans les vergers par la préparation de nids et surtout par l'éloignement de leurs plus impitoyables ennemis les chats et les enfants :

1. Le corbeau et la pie mangent les vers blancs du hanneton.

2. La grive dévore les gros vers mous et les limaces.

3. Le merle perce à coups de becs les coquilles des gros limaçons et en fait sa proie.

4. Le bruant avale les guêpes comme des pilules.

5. Le moineau dîne et déjeune de hannetons au printemps.

6. Le pic-vert ne frappe pas du bec contre les arbres pour les détruire, mais pour y chercher les cossus et les scolytes qui détruisent ces arbres.

7. Le rouge-gorge se nourrit de moucherons et de tipules.

8. Le roitelet se nourrit de vers et de coquilles.

9. Le loriot se nourrit de sauterelles.

10. Le linot se nourrit de pyrales.

11. La fauvette se nourrit de pucerons.

12. Le bouvreuil se nourrit d'oeustres et de chenilles processionnaires.

13. Le gripereau se nourrit de cloportes.

14. Le bec-figues se nourrit de criquets.

15. La bergeronnette se nourrit de charançons.

16. L'étourneau se nourrit d'escargots et de sauterelles.

17. Le chardonneret dévore la graine de charodon, cette implacable ennemie de nos cultures.

18. L'ortolan recherche la vigne et dévore les insectes qui couvent sur les pampres et les tiges sans toucher aux raisins.

19. Les tourterelles se nourrissent de grains inutiles ou nuisibles.

ARMORIAL DES COMMUNES VAUDOISES. — Dessins de Th. Cornaz. Texte de F. Dubois. Livraisons 13 et 14. Editions Spès, Lausanne. — Voici 32 blasons de plus à ajouter aux 192 déjà publiés dans l'**ARMORIAL DES COMMUNES VAUDOISES**, et cela nous mène à un total de 224 armoiries de belle allure. La série qui sort de presse est l'une des plus pittoresques. De remarquables spécimens de la « ménagerie » héroïque y sont présentés : le Lion d'Arnex, le Loup de Corbezier, le Dragon de St-George, le Corbeau de Denens, l'Ecrevisse de Champmartin, le Coucou d'Essertes, le Roitelet de Villars-Burquin... Mais le « St-Cyriaque » de St-Cierges, « vêtu d'argent, la tête de carnation suréolée d'or, la main dextre tenant un rameau de sinople », maintient la paix entre ces animaux si divers, sous le sévère regard du « Soldat romain » de Poliez-Pittet. Et voici le règne végétal : les Epis de Pentheréaz, les Glands d'Essert-Pittet, les Sapins de Bière, Longirod et Treyevagnes, le Hêtre de Fey, le Chêne d'Echallens, le Tilleul d'Arrissoules et le râsin de Vallamand et de Lonay. La collection s'enrichit ainsi lentement de semestre en semestre.

UN BON COIFFEUR

JEREMIE, fils de Jean-Louis à Paul du bas des Bioux avait appris horloger dès l'âge de seize ans, puis, le métier ne lui plaisant plus, s'en était allé rouler sa bosse à droite et à gauche par le monde. Après avoir été simultanément laveur d'autos, commis épicer, plongeur chez Poccardi, à Paris, figurant à l'Opéra et chef de claque à l'Opéra, il avait échoué chez un coiffeur des boulevards, où moyennant vingt francs par jour et les bonnes mains, (alors, on payait largement) il savonnait les clients, rassassait les cheveux coupés et nettoyait le magasin. Il y resta deux ans, puis, un beau jour, la nostalgie du pays le prit et il décida d'y rentrer, pour retrouver sa Vallée, son joli lac et ses verts sapins. Il débarqua au Pont, non sans avoir versé trois larmes de joie à la sortie du tunnel et se fixa dans cette localité. Comme il fallait vivre et qu'en homme prudent avant tout, il s'était amassé un petit pécule, deux ou trois mille francs, il sous-loua un petit local qu'il divisa en deux parties. La première servit à un magasin de vente, cigarettes, cigarettes, allumettes, journaux, papier à lettre, ficelle de poste, etc. et la deuxième à un salon de coiffure. A l'extérieur une enseigne de dimensions respectables portait, peint en lettres d'or, « Au Figaro Parisien ». La clientèle ne tarda pas à affluer, car chacun le sait, il suffit de venir de l'étranger et d'être nouveau, pour avoir du succès et puis, après tout, c'était quand même un enfant du pays, qui avait su se sortir, se débrouiller et on en tenait compte.

A force d'avoir vu, Jérémie avait retenu quelque chose. Vous dire qu'il vous faisait des coupes de cheveux dernier cri et qu'il vous rasait sans douleur, serait exagéré, mais il avait une pommade pour glacer les cheveux et une façon de vous savonner le portrait, mes amis !

Parmi ses clients les plus assidus, se trouvait un nommé Pierre à Claude du Haut, qui venait tous les jours acheter son demi-paquet de Grandson et se faisait raser tous les samedis. Se faire raser était pour lui une corvée, car il avait une barbe de rouquin, rébarbative à la lame de rasoir la plus effilée. Aussi, quand il s'asseyait sur le fauteuil en cuir rouge, ce n'était pas sans appréhension. A son entrée, Jérémie avait froncé les sourcils, car il appréciait autant que son patient, le moment qui les mettait face à face, le premier pour supporter et lui pour opérer et s'était mis rageusement à affûter son instrument. Après avoir savonné copieusement cet ami Pierre,

il prit son rasoir et se disposait à raser consciencieusement ce dernier lorsqu'il lui demanda timidement. « Ton rasoir coupe-t-y ? » Et Jérémie de répondre avec assurance : « Il refendrait une feuille de papier en quatre ! » puis se mit de suite au travail. Malheureusement, comme d'habitude, ça ouignait et malgré les grincements de dents et les soupirs de Claude, notre figaro continuait sans y prendre garde. Quand il aborda la partie osseuse du menton, la douleur fut si vive que Claude ne put s'empêcher de lui dire, les larmes aux yeux, « Diastre, que ton rasoir ne coupe pas ! » Jérémie, vexé du fion qu'il venait de recevoir, lui répondit en oubliant cette fois son petit accent parisien et dans le plus pur accent de là-haut : « Que tu aurais dû mettre ta tête tremper ! jour avant ! »

M. Chamot.

La Patrie Suisse. — C'est encore avec une cinquantaine de belles gravures que se présente le No 873 (2 février) de la nouvelle « Patrie Suisse ». On y trouve entr'autres les portraits du regretté Alfred de Quervain, explorateur, d'Iсаac Marclay, juge, de Carl Graebe, chimiste, de Hermann Suter, compositeur, élevé au pays, d'Ernest Zahn, écrivain, de Félix Weingartner appelé à Bâle comme chef d'orchestre, d'Edouard Muller, le chef du service technique de l'armée. — Le procès von Justh, les nouveaux wagons-postes récemment mis en service, les récents grands concours de ski de Château-d'Oex et de St-Cergues y font la belle part de l'actualité ; des vues de l'auberge « Zum Roessli » à Augst, qui vient d'être restaurée, Verbier et le Catogne, le grand glacier de l'Aletsch y font la part du paysage ; la « Jungfrau » et « Le Tsar », de Hodler, le « Chien » et « Fleurs des champs », de H.-C. Forestier, les « Bords du Rhône près de Martigny », de Zysset, celle de l'art. Sans parler des pages consacrées aux sports et à la mode, c'est un très beau et brillant fascicule.

C. T.

A MI-VOIX

Si l'heure qui sonne
Est douce à ton cœur,
Ne parle à personne
De ton bonheur.

Si la vigne ombrage
Ta vieille maison,
Borne à ce feuillage
Ton horizon.

Si l'amour t'apporte
Son fragile appui
Ferme bien la porte
Derrière lui.

Adolphe Hardy.



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE. (Suite).

IV.

— Eh ! bien, mignonne, tu te plairas ?
— Infiniment, avait répondu Pauline.

Et cet adverbe déroulait un peu Mme Gerbier, car, à Paris, le projet d'un séjour en Suisse ne souriait guère à la jeune fille. Dès les premiers mots, elle s'était regimbée. En Suisse ? Il lui paraissait inimaginable qu'on envoyât les gens en ce pays pour autre chose qu'un voyage d'agrément. Et c'était du repos qu'il lui allait, du calme, une vie simple, disait le docteur lui-même. Où découvrir dans cette Suisse de palaces, de sports, de plaisirs cosmopolites, envahie l'été par des légions de touristes, dont la plupart veulent retrouver sur les hauteurs des Alpes, le va-et-vient luxueux des Champs-Elysée, de Piccadilly ou du Ring. Changement de décor, oui. Changement d'habitudes, non. Mais, le docteur ne s'était pas laissé vaincre par ces arguments.

— Ne vous tracassez pas. Je me charge de dénicher l'oiseau rare, avait-il assuré.

Et, en pleines Alpes vaudoises, sur le versant oriental d'une incomparable vallée, il avait déniché les Sapinières. On ne pouvait imaginer retraite plus saine et plus calme. Pauline y débarqua d'assez agréable humeur, son entrée en Suisse l'ayant, comme disent

les bonnes gens, « surpris en bien ». Elle y venait pour la première fois, contrainte et forcée, sans en avoir aucune envie, ayant trop souvent entendu répéter que seuls les épiciers retirés voyageaient encore dans ce pays. Et voici que, dix heures après son départ de Paris, lorsqu'elle s'éveilla en pleine montagne, tandis que le train filait à travers les gorges boisées du Jura, elle eut l'impression très neuve de paysages reposants et grandioses dont elle ne se faisait aucune idée. La blancheur des torrents derrière les troncs rouges des mélèzes, l'émeraude mouillée des hauts paturages, la transparence nacrée de l'air dans ces sous-bois qui escaladent les pentes, tout lui était une surprise, et une surprise pleine d'un charme indéfinissable et très doux. Charme persistant, qu'une nuit de repos à Lausanne et ensuite le voyage jusqu'à Fiermont en automobile, par un temps superbe, n'avaient point absolument dissipé. Enfin, à l'arrivée aux Sapinières, l'imprévu de cette oasis au milieu des sapins parachevait la série des spectacles pittoresques et amusait Pauline. Elle le dit dès ses premiers pas sur la galerie.

— Le docteur n'avait rien exagéré, c'est délicieux. Un peu rassurée, Mme Gerbier pensa :

— Pourvu que cela dure !

* * *

Sans être absolument neurasthénique, Pauline Gerbier était fantasque et, surtout, autoritaire. Gâtée, énormément, par son père, admirée par sa mère — femme craintive, sans volonté, toujours dans l'apprehension d'une contrariété possible — Pauline imposait, ou s'efforçait à imposer, à chacun, ses caprices et ses désirs. M. Gerbier, d'humeur très vagabonde avait transmis à sa fille le goût, presque passionnel, des voyages. Dès sa petite enfance, elle avait accompagné ses parents dans leurs « déplacements » de vacances et pris plaisir, puis habitude, à l'existence tumultueuse des hôtels et des stations à la mode. Ces déplacements n'étaient pas de simples séjours aux eaux, à la mer ou à la montagne, mais de véritables voyages, de vraies randonnées. On s'arrêtait trois jours ici, quatre jours là : le temps de montrer une jolie toilette et de visiter, en grande hâte, une demi-douzaine d'édifices et de musées ; puis, départ. Ainsi, elle avait parcouru l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne, la Suisse... Mais, naturellement et exclusivement, les contrées de ces pays, où l'industrie hôtelière et les sports ont introduit tout le confort et toutes les complications de la vie mondaine.

Depuis la mort de M. Gerbier, ces dames couraient les grandes voies pendant tout l'été et une partie de l'automne. Sitôt après le Grand-Prix, on parlait voyage et date de départ. Mme Gerbier eût souhaité une vie paisible, mais que le destin avait sournoisement condamnée à une existence mouvementée, soupirait en consultant les horaires, en préparant des itinéraires jamais suivis, harcelée par le désir de Pauline, que tout retard, tout atermoiement exaspéraient. Car ce désir était tyranique. L'appétit des randonnées lointaines, le besoin de sensations renouvelées la possédaient, l'étreignaient. Attachée au même lieu, ce lieu si plaisant, si varié qu'il pût être, lui devait une prison. Et elle trouvait insupportable cette existence qui déroule, avec uniformité, les mêmes habitudes, les mêmes obligations, les mêmes gestes. Les soi-disant plaisirs d'un long hiver parisien, les dîners toujours les mêmes, les réceptions et les fêtes la laissaient déprimée. Courbature morale cent fois pire que l'autre. Alors, la simple vue des Baedeker et des Murray, rangés en une ligne rouge, sur un rayon de bibliothèque lui causait une véritable souffrance. La vie sédentaire lui paraissait d'autant plus morne que ces volumes évoquaient, tout à coup, la volupté des grands voyages de-ci, delà, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest. Volupté qu'elle avait souvent savouvé.

Et voilà que, maintenant, la halte, habituellement si brève, se transformait en une station prolongée, tranquille, en dehors de toute fièvre mondaine, loin des palaces et des kourals cosmopolites. Pour la première fois, Pauline Gerbier plantait sa tente. Le fait pouvait passer pour extraordinaire. Mme Gerbier n'y croyait pas encore. La satisfaction de sa fille, à l'arrivée, l'étonnait et la réjouissait un peu. Pas beaucoup, parce que, si souvent, déjà Pauline avait salué d'un cri de plaisir, un endroit inconnu, pour s'en lasser le lendemain et le quitter deux jours après. Et c'est pourquoi, Mme Gerbier, satisfaite, mais craintive avait pensé :

— Pourvu que cela dure !

* * *

Lioba ! Lioba !

C'est à ce cri, lancé par Daniel, le bovaïron — le « dzéigne », comme on dit aux Ormonts — que Pauline Gerbier s'est éveillée, pour la première fois, aux Sapinières. Encore à demi endormie, elle a longue-

ment entendu les « sonnailles » des vaches, les gros « toupins » à la voix grave et les petites clochettes des chèvres, qui, peu à peu, se rapprochaient en un tin fantaisiste.

Lioba ! Lioba !

Les bêtes qui, toute la nuit, ont vagué dans les paturages, broutant et ruminant sous le regard amical d'une lune joviale, viennent à la traite. L'écurie est à une centaine de mètres de l'habitation. C'est un long bâtiment, bas, recouvert en larges plaques d'ardoise. Bientôt, les « sonnailles » sont rentrées ; le carillon s'est tué. Et Pauline, curieuse de cette vie nouvelle, autour d'elle, la chambre claire un peu basse, qui ne ressemble en rien aux appartements du « Terminus » ou de l'*Orient-Palace*. Et cependant, le Touring-Club applaudirait à ces boiseries d'ébène, à ce plafond de vieux sapin, à cette propreté méticuleuse, à cette simplicité mobilière aussi. Il n'y a aucun luxe.

(A suivre).

G. Héritier.

Théâtre Lumen. — Afin de varier toujours plus ses spectacles, la Direction du Théâtre Lumen présente cette semaine Buster Keaton, le grand comique américain, dans sa dernière inénarrable et étourdissante création « Ma Vache, et moi ! ! » scenario et mise en scène de Buste Keaton. Dans « Ma Vache... et moi !! » Buster Keaton aborde un sujet tout à fait nouveau. De l'amitié que lui porte un ruminant particulièrement sensible, il tire une série d'effets du plus haut comique. Au même programme, Conrad Nagel et Eleanor Boardman dans « Quand l'Orage gronde », comédie dramatique et moderne. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 13, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine du Royal Biograph figure une des grandes exclusivités de la célèbre firme « Universal Picture Corporation » : « La Révolte de Sitting Bull » ou les derniers jours glorieux du « Général Custer », splendide film du Far-West à grand spectacle et à grande mise en scène. En début de programme, « Georges le Vainqueur », comédie comique, ainsi que les dernières actualités mondiales et du pays, présentées par le Ciné-Journal suisse. Tous les jours matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 13, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !
Un Cordial Vaudois
à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx
Bitter Diablerets
xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx

Apéritif sain

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.